Échos des revues

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **18 (1889)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

ECHOS DES REVUES

La *Revue pédagogique* est une publication mensuelle, autrement appelée *Musée pédagogique et bibliothèque centrale de l'enseignement primaire,* à Paris. Nous avons sous les yeux les dernières livraisons de l'année 1887. A vrai dire, c'est un écho un peu lointain que nous reproduisons aujourd'hui, mais qui pourtant n'a rien perdu de son actualité. Quoi qu'il en soit, un certain nombre d'articles ont tout spécialement captivé notre attention. C'est d'abord la question du *surmenage et des programmes d'enseignement à l'école primaire.*

Après avoir reconnu que le législateur de la loi de 1882 avait étendu outre mesure le programme de l'école primaire, jusqu'aux maigres programmes de 1858 et de 1867 on a cru ajouter : la morale, l'instruction civique, des éléments d'histoire ancienne, des notions de droit usuel et d'économie politique, des éléments de sciences physiques et naturelles, des éléments de géométrie, le dessin, le travail manuel, la gymnastique et les exercices militaires, soit, en tout, dix-sept matières à enseigner, dans l'espace de six ans, à des enfants à qui il faut tout apprendre, y compris l'alphabet; l'auteur de l'article qui nous occupe s'exprime ainsi : « Emportés par un zèle louable, mais irréfléchi, nos maîtres se sont crus obligés d'instituer, pour chacune de ces matières, un cours *ex professo.* Ils n'ont pas assez remarqué que les mots *notions, éléments,* revenaient à chaque instant dans les programmes, et que ce que le législateur et les auteurs de ces programmes avaient voulu, c'était, non pas qu'on enseignât à fond toutes ces matières, mais qu'on donnât aux enfants des *clartés* sur chacune d'elles. Et alors, là où il ne fallait qu'une causerie, une lecture, des devoirs bien choisis, quelques expériences amusantes, on s'est mis à enseigner dogmatiquement la morale, l'instruction civique, l'histoire ancienne, la géométrie, les sciences physiques et naturelles, tout comme on enseigne la grammaire et l'arithmétique. Et comme le plus souvent un tel enseignement dépassait les forces des maîtres et celles de leurs élèves, il s'est trouvé que le succès n'a pas répondu à l'effort, et, par surcroît, que le temps a manqué presque partout pour remplir un cadre qui éclatait de toutes parts. Les manuels sont venus qui ont fait le reste. Quoi d'étonnant dès lors que l'esprit de nos élèves primaires, sollicité de tant de côtés à la fois, se disperse en des occupations qui peuvent être attrayantes par leur diversité même, mais qui sont trop nombreuses pour laisser une trace durable ? Quoi d'étonnant encore que de cette course rapide à travers tant d'objets divers nos élèves reviennent éblouis et charmés, mais non fortifiés et instruits autant qu'il le faudrait ? Quoi d'étonnant enfin à ce que le principal disparaisse parfois sous l'accessoire, et qu'ayant donné trop de temps aux choses de luxe, on n'en ait plus eu assez pour les choses de première nécessité ? Encore un peu, et l'on pourra dire que, dans nos écoles, c'est le fond qui manque le plus. »

Evidemment, avec un programme aussi vaste et aussi ambitieux que celui cité plus haut, l'enfant doit être vite fourvoyé et l'instituteur, en face d'une pareille aberration pédagogique, est sûr d'aller

à la rencontre d'un échec certain. Il paraît qu'en France, aussi bien que dans certaine partie de la Suisse romande, on ne veut à tout prix pas comprendre que le *livre de lecture,* à lui seul, simplifie considérablement cette grosse question du surmenage à laquelle se lie tout naturellement la multiplicité des manuels et la surcharge des programmes, aussi mal précisés que mal interprétés. Nous le répétons, le livre de lecture, bien conçu, détermine à chacun, — aux maîtres comme aux élèves, — le champ d'étude à parcourir, ainsi que le minimum d'instruction à acquérir. Et puis, combien les dépenses seraient-elles diminuées! Combien de temps encore laisserons-nous nos voisins, les Allemands, continuer d'être nos maîtres et nos guides dans l'enseignement?

Voici maintenant quelques réflexions fort judicieuses sur les *travaux manuels,* si en vogue de nos jours :

« Nous considérons comme un bonheur pour nos enfants, et comme un gage d'avenir plus certain et plus prospère, cette habileté acquise par la diversité des travaux; elle leur permettra de s'éloigner des grandes villes où la surabondance des bras, la spécialisation à outrance et la neutralisation même des facultés de l'ouvrier, produites par les progrès incessants du machinisme, engendrent la misère; elle fera d'eux, en province, des ouvriers recherchés, de précieux contremaîtres ou de petits patrons indépendants. » On ne saurait mieux dire.

Aussi bien que nous, on sait que les travaux manuels ont leurs partisans et leurs adversaires. Chez les premiers, il y a parfois de l'engouement, comme c'est souvent le cas quand il s'agit d'une innovation, si utile qu'elle soit d'ailleurs. Mais le but qu'ils poursuivent est bon et produira nécessairement d'heureux résultats. Quant aux adversaires des ouvrages manuels, ils trouvent que le programme de l'école est déjà assez chargé; que les instituteurs n'ont pas les connaissances et surtout ne possèdent pas les aptitudes requises pour enseigner un nombre si varié de branches; que la place aussi bien que les matières premières font défaut; que les travaux manuels sont trop fatiguants et dépassent la portée ou les forces soit physiques soit intellectuelles des enfants; qu'enfin la poussière du plâtre produit un fâcheux effet sur la santé de la jeunesse. Bref, il y a des inconvénients un peu partout. Quant à nous, nous pensons que le genre de travail manuel qui puisse réellement convenir aux enfants, c'est le cartonnage, qui se prête à tous les âges et à toutes les facultés. Au surplus, ces sortes de travaux — qui ont à leur base la construction de solides géométriques — constituent une étude rationnelle, méthodique et usuelle du dessin et de la géométrie pratique.

Passons au numéro du 15 septembre de la *Revue* qui nous occupe en ce moment et arrêtons-nous à l'article intitulé : *L'enseignement du calcul.* Ce travail, il est vrai, ne nous apprend rien de nouveau, et les ouvrages en usage dans nos écoles peuvent certes bien rivaliser avec les idées que nous y rencontrons. Ainsi, l'auteur considère le calcul comme une branche capitale de l'enseignement. C'est, dit-il, une excellente discipline intellectuelle, une science utilitaire au premier chef, un puissant facteur pour développer chez l'enfant l'amour du travail et la persévérance. En ce moment où la question du surmenage préoccupe l'opinion publique, nous démontrerions volontiers qu'un bon maître pourrait remplir tout le programme en

apprenant tout simplement aux enfants à lire, à écrire, à calculer. Pour aujourd'hui nous affirmons que le français et le calcul ont des vertus pédagogiques par excellence. L'instituteur ne ferait-il que cela, il ferait beaucoup : les élèves posséderaient les instruments essentiels nécessaires pour le combat de la vie. »

Citons encore quelques *fragments de correspondance* intitulés : *A propos de nos filles.*

Il y a dans cet article sur l'éducation des réflexions excellentes et tout à la fois fort judicieuses que l'on donne maintenant aux jeunes filles. En voici un échantillon : « Les mères se plaignent de ne pouvoir utiliser leurs filles à la maison. Pourquoi n'essaient-elles pas sérieusement de les associer à quelque branche de l'administration domestique ? Comment nos petites demoiselles sentiront-elles la dette qu'elles ont contractée envers ce toit qui les abrite si tendrement, si on ne leur fournit l'occasion de l'acquitter avec la menue monnaie de quelque charge résolument acceptée et exactement remplie ? Non seulement chaque fille devrait être tenue à entretenir, sinon à faire elle-même ses vêtements, et à mettre chaque jour sa chambre en ordre ; mais il faudrait qu'on confiât à sa responsabilité tel département du ministère de l'intérieur : le soin du linge, celui des habits de ses frères, celui des journaux, revues et paperasses diverses qui s'entassent dans nos maisons modernes, — ou tel autre qu'elle pourrait choisir.

« J'ai connu, dit l'auteur de l'article déjà cité, la femme d'un député, mère de famille, qui pendant longtemps n'eut d'autre serviteur qu'elle-même. En un tour de main, sa maison était rangée, les repas préparés ; des hôtes venaient souvent y faire honneur sans qu'elle s'en émût et sans la trouver au dépourvu. Jamais de tache ni de poussière, rien de gaspillé ni de cassé. »

Grâce à Dieu, on fait tout aussi bien chez nous, tant à la ville qu'à la campagne. Au reste, le besoin de travailler, la lutte pour l'existence feront disparaître complètement les *grandes dames* pour ne former que des ménagères vertueuses, économes et habiles en toutes choses.

La place nous manque, mais non la volonté, pour analyser encore d'autres articles, aussi instructifs qu'intéressants. A plus tard.

A. P.

PARTIE PRATIQUE

I

LANGUE FRANÇAISE

Huit instituteurs et trois institutrices ont traité le sujet proposé dans le second numéro du *Bulletin.* Ont obtenu les notes 7 ou 6, M. Gendre, instituteur à Cheiry ; Mlle Overney, à Autigny ; MM. Gabriel, à Attalens ; Mottier, à Sugiez ; Brunisholz, instituteur-stagiaire, à Domdidier ; Gremaud et Chanez, au collège Saint-